

HOMMAGE AUX MORTS de 14-18

*Roger Billy, ancien combattant dont nous avons publié le carnet de guerre dans le livre N°3, fut président de la section sannatoise de l'association des Anciens Combattants, pendant une période que nous ne pouvons pas préciser, mais dont nous pouvons dire qu'elle fut très longue, au moins de 1936 à 1962. A ce titre, il prononça lors des cérémonies commémorant les armistices, et lors des funérailles d'anciens combattants, de nombreux discours. Sa petite-fille, Jocelyne Mabile-Vertadier, qui avait activement collaboré à la rédaction de notre livre consacré à la Grande Guerre, a retrouvé récemment certains de ces discours soigneusement manuscrits et rangés. Elle nous les a confiés, afin d'en faire profiter les adhérents de SHP. Onze ont été prononcés à l'occasion de cérémonies commémoratives, entre 1938 et 1962, de la veille d'un conflit à la fin d'un autre. Vingt-six ont été lus en hommage aux soldats décédés, de 1936 à 1961. Ils ont été retranscrits par Chantal Aubert et Anne-Marie Maletterre-Delage. Nous les publierons tous, annotés, afin d'en faciliter la compréhension. Notes historiques ou biographiques pour compléter et décrire le contexte, mais la qualité d'écriture est telle, tant sur la forme que sur le fond, que les textes se lisent avec facilité, et plaisir. Les discours commémoratifs, souvent en lien avec l'actualités, ont été prononcés dans un contexte de tension internationale qui précédait ou suivait la seconde guerre mondiale, c'est pourquoi ils lui ont été rattachés. **Les discours d'hommage aux soldats décédés concernent d'anciens poilus, aussi sont-ils incorporés à la guerre de 14-18.***

CHENEBIT Laurent Jules - 6 août 1936

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Au nom des anciens Combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au vétéran de 1870 Jules Chénebit notre hommage fraternel et notre suprême adieu. En saluant sa dépouille, je ne peux m'empêcher d'évoquer quelques passages de sa vie qui ne fut pas toujours très gaie.

Né en 1849, il eut, très jeune, à lutter pour les dures exigences de la vie. Il quitta, à l'âge de 13 ans son foyer et sa famille pour aller exercer le dur métier de maçon, métier qu'il exerça jusqu'à un âge très avancé et dans diverses contrées.

En 1870, la guerre éclate, il est forcé de poser son marteau (1), mobilisé le 1^{er} septembre 1870 au 91^{ème} territorial d'infanterie, il est envoyé en Afrique,

dans des contrées qui n'étaient pas sans danger, où il resta jusqu'en septembre 1871. (2)

Il pensait peut-être à ce moment-là que cette guerre qu'il venait de vivre serait la dernière, et que les souffrances endurées sous le soleil africain seraient épargnées à ses enfants. Hélas en 1914 une nouvelle guerre survient. Il a ses trois fils mobilisés, et tous partent sur le front.

Mais malheureusement deux ne reviendront pas et tomberont sur les champs de carnage. Quelle douleur plus atroce pour un père que d'être frappé dans ses affections les plus tendres, surtout à un âge où il avait le droit d'aspirer au calme et à la tranquillité. (3)

Ouvrier habile, travailleur infatigable, bon époux, bon père, bon camarade, sa vie entière n'a été que labeur et probité.

Contraint par les ans à prendre un repos bien gagné, il nous quitte à l'âge de 87 ans, entouré de l'affection des siens et de l'estime de ses amis.

A son fils, à ses petits-enfants, (4) nous adressons nos biens sincères condoléances.

A vous, Jules Chénebit, vétéran de 1870, dormez en paix, et au nom des anciens combattants de Sannat, je vous dis simplement adieu.

(1) On associe plus volontiers la truelle que le marteau au métier de maçon. L'évocation du marteau signifie probablement que Laurent Chénebit était surtout tailleur de pierre. Mais le nom de maçon était employé indifféremment pour désigner les maçons et les tailleurs de pierre, et souvent ils étaient les deux à la fois.

(2) L'Algérie avait été progressivement conquise par la Restauration finissante qui espérait y trouver argent et gloire (prise d'Alger en 1830), puis par la Monarchie de juillet qui acheva la conquête (guerre contre l'émir Abd el-Kader) et enfin par le Second Empire qui organisa la colonie. Mais en janvier 1871, alors que l'armée française, en grande difficulté dans sa guerre contre la Prusse, tentait de faire venir des renforts indigènes d'Algérie, des révoltes éclatèrent. Elles se succédèrent tout au long de l'année, dans toute l'Algérie, et particulièrement en Kabylie. D'importants renforts venus du continent furent alors affectés à l'« Armée d'Afrique » pour vaincre la rébellion. C'est dans ce contexte que fut certainement envoyé en Afrique Laurent Chénebit.

(3) Ses trois fils mobilisés sont François Edmond (Fiche biographique Livre 2 page 59), Jean Félix Victor (page 61), tous les deux Morts pour la France en 1915, et Louis, leur frère aîné, qui fit toute la guerre, en revint, et mourut en 1943.

(4) Son fils Louis qui habitait le Bourg, comme son père, ses petits-enfants, Irène, devenue épouse Chanard, qui habitait le Bourg d'en haut et mourut en 1954 à l'âge de 48 ans, et Edmond qui habitait au Rivaud et mourut en 2002 à l'âge de 89 ans.

PARROT Louis - 10 mars 1937

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe notre hommage fraternel et notre suprême adieu au camarade Louis Parrot, qu'une mort brutale et prématurée vient d'enlever à l'affection des siens, et à l'estime de ses amis.

Né en 1883 il nous quitte à l'âge de 53 ans, encore en pleine jeunesse et en pleine vigueur.

Mobilisé en 1914 au 12^{ème} régiment d'infanterie, il part bientôt pour le front où il participe aux durs combats de Lorraine à Sarrebourg, dans l'Oise pendant la bataille de la Marne, en Belgique sur le canal de l'Yser, dans la Somme, et malgré tous les dangers quotidiens il eut la chance de s'en tirer sans trop de mal. (1)

Revenu au milieu des siens, il se remet au travail avec acharnement, il ne peut rester inactif. Il part pour ces régions qui avaient tant souffert de la guerre et qu'il fallait reconstruire. (2)

Ouvrier habile, travailleur infatigable, sa vie toute entière d'ailleurs n'a été que dur labeur. Toujours prêt à rendre service, très affable, simple et cordial, cœur généreux, il avait l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont approché.

Membre de notre association depuis sa fondation, il en a été l'un des plus actif, il prenait part à toutes nos angoisses comme aussi à toutes nos espérances.

La mort aveugle et brutale nous enlève en Louis Parrot le camarade et l'ami le plus sûr et le plus dévoué.

Au nom de mes camarades anciens combattants, j'adresse à sa veuve et à ses enfants (3) nos condoléances émues, vous pleurez l'époux, le frère, ce que vous avez de plus cher, nous, nous pleurons l'ami, le camarade et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Nous vous souhaitons la force de vous incliner devant la fatalité. Le destin vous a au moins réservé la consolation de lui fermer les paupières. Hélas combien de nos camarades ont quitté cette terre sans recevoir le baiser de l'amitié et n'ont eu d'autre tombe que celle de notre mémoire.

Quant à toi Louis Parrot reçois le salut suprême et dernier hommage de tes compagnons de lutte. Dors en paix dans ton éternel sommeil, et sois assuré que nous garderons pieusement ton souvenir parmi nous. Et en attendant que nous allions te rejoindre, cher ami, je te dis simplement et pour toujours, adieu.

(1) Il fut tout de même blessé au bras en septembre 1915. Hospitalisé dans la Manche, il fut à partir de 1916, et jusqu'en 1919 affecté dans des usines métallurgiques de l'Allier au titre du service auxiliaire.

(2) Il était maçon et migrant. Avant-guerre il migra principalement en Lorraine (Vosges et Meurthe et Moselle). Il reprit la migration après la première guerre mondiale, encore en Lorraine, dans la Nièvre et dans les Ardennes.

(3) Sa veuve Marie, née Bougerol, décédée à Sannat en 1964 à l'âge de 74 ans. Ses enfants : René né en 1912 à Champigneulle, en Meurthe et Moselle où son père « limousinait » et qui devint charron dans l'actuelle rue Crépinet. Raymond né à Sannat en 1917 mais qui vécut par la suite à Paris où il mourut en 1978.

DUCOURTHIAL Antoine Alexandre - 21 octobre 1937

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe notre hommage fraternel et attristé au camarade Alexandre Ducourthial, si prématurément disparu.

Né en 1882 il nous quitte à l'âge de 55 ans, encore en pleine jeunesse et en pleine vigueur. (1)

Mobilisé le 2 août 1914 au 78^{ème} d'infanterie, il part bientôt pour le front. Il passe successivement dans plusieurs régiments d'infanterie, au 116^{ème}, au 99^{ème} et enfin au 24^{ème}. Il prend part dans chacune de ces unités à plusieurs combats, et dans divers secteurs du front. Il accomplit toujours avec courage les missions qui lui sont confiées, même les plus dangereuses, ce qui lui valut deux citations, dont l'une à l'ordre de la division. (2)

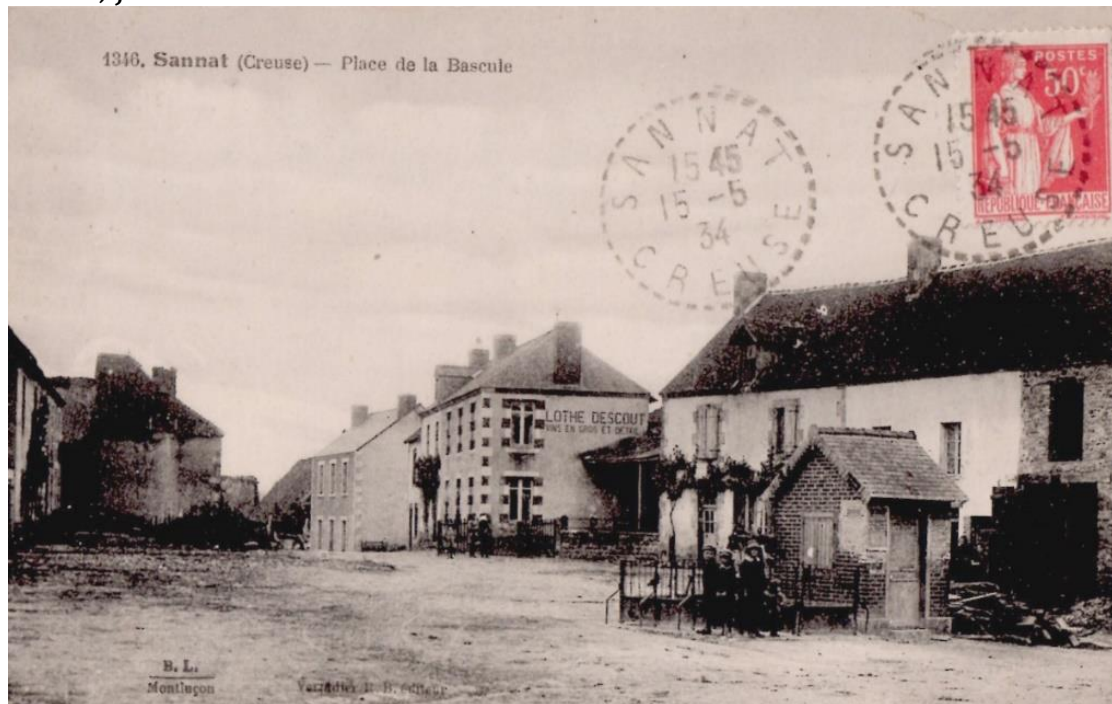
Revenu au milieu des siens après sa démobilisation, il se remet au travail avec courage à la tête d'un commerce qu'il sut rendre important. Il fut toujours un homme scrupuleux et juste.

Une mort brutale et prématurée vient de l'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis. Hélas l'ancien combattant a souvent usé les ressorts de la vie dans les fatigues de la guerre, et le moment fatal sonne toujours au hasard sans souci des chagrins qu'il apporte.

Au nom de mes camarades anciens combattants, j'adresse à sa veuve et à ses enfants nos condoléances émues, vous pleurez l'époux, le père, nous, nous pleurons le camarade, nous nous associons à la douleur de votre deuil, et nous vous souhaitons la force et le courage de vous incliner devant la fatalité. Quant à toi Alexandre Ducourthial, reçois le salut suprême et le dernier hommage de tes camarades anciens combattants.

Dors en paix dans ton éternel sommeil, et en attendant que nous allions te

rejoindre, je te dis adieu.



(1) *Antoine Ducourthial, originaire de Rougnat, avait épousé en 1911 Irène Lothe, domiciliée à la Chaize, où son père Antoine était cultivateur. Après la guerre de 14-18, il exerça le métier de marchand de vin dans le Bourg d'en haut (cf.photo), où vécut encore Irène presque jusqu'à sa mort en 1976. Ils eurent deux enfants, Yolande (1911-1982) et Elie (Lilou) (1921-1946).*

(2) *Infirmier pendant la guerre, il contracta différentes maladies, dont la typhoïde et la broncho-pneumonie. Cité à l'ordre du régiment et de la division, il reçut la Croix de guerre et la Médaille interalliée.*

FOUGERE Lucien - 14 avril 1938

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

C'est avec une émotion profonde qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe notre hommage fraternel et notre suprême adieu au camarade Lucien Fougère, qu'une mort prématurée et brutale vient d'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis.

Né le 2 novembre 1894, il nous quitte à l'âge de 43 ans, en pleine jeunesse et en pleine vigueur, à un âge où sa robuste constitution lui permettait d'espérer vivre encore de longues années.

Mobilisé en septembre 1914 au 9^{ème} génie, il part bientôt pour le front où il restera pendant 4 ans. Il combat un peu dans tous les secteurs et pas toujours

dans les meilleurs coins, Verdun, la Somme, en Champagne. Partout, avec parfois des bombardements très violents, il supporta les privations et les souffrances que cette terrible tuerie trainait à sa suite, et malgré tous ces dangers quotidiens, il eut la chance de s'en tirer sans trop de mal.

Après sa démobilisation en 1919, il se remet au travail avec acharnement, il reprend son marteau de forgeron (1) qu'il avait été forcé d'abandonner pendant 5 ans.

Il vint quelques temps après s'installer à Sannat (2) où, par son travail et sa bonté naturelle, il eut vite fait d'acquérir l'estime et la sympathie de tous. Toujours prêt à rendre service, très affable, simple et cordial, il était le camarade le plus dévoué, l'ami le plus sûr, et cette foule qui l'accompagne aujourd'hui en est le meilleur témoignage.

Membre de notre section depuis sa fondation, il en était un des plus actifs. Il prit part à toutes les manifestations auxquelles elle se livra. Ses avis, toujours empreints de justice et de camaraderie, étaient très appréciés. Nous le savions malade depuis quelque temps, nous savions qu'il souffrait, mais personne n'aurait pensé que le colosse qu'il était pouvait être terrassé par la maladie en si peu de temps.

Hélas l'ancien combattant a souvent usé les ressorts de la vie dans les dures fatigues de la guerre, et le moment fatal sonne toujours au hasard, sans souci des chagrins qu'il apporte, malgré les soins les plus éclairés et les plus dévoués.

Au nom de mes camarades Anciens combattants, j'adresse à sa veuve, à sa fille (3), et à toute sa famille nos condoléances les plus émues. Vous pleurez l'époux, le père, nous nous pleurons le camarade, l'ami, et nous nous associons à la douleur de votre deuil. Nous vous souhaitons la force et le courage nécessaires de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi, cher Lucien, le vide que tu fais dans nos rangs ne se comblera pas. Quand, à l'occasion, nous nous réunirons chez toi, tu ne seras plus là pour nous recevoir, nous ne verrons plus ton sourire si bon, si accueillant. Ton souvenir seul nous reste, mais tu peux être assuré qu'il ne nous quittera pas, il vivra aussi longtemps que nous. Et en attendant que nous allions te rejoindre, reçois mon cher Lucien, de tous tes anciens camarades et amis, notre dernier et suprême adieu.

(1) Il exerçait les métiers de forgeron, maréchal-ferrant et aubergiste dans la grande maison Chaumeton au centre de la place du Bourg d'en bas.

(2) Il avait épousé en 1922 Victorine Lépinasse qui habitait le Bourg.

Sa fille, que tous les Sannatois ont bien connue, était Madeleine, née en 1923 (décédée en 2014), qui épousa en 1946 René Chaumeton (décédé en 1996), originaire de Mainsat, qui lui donna un fils qu'également tout le monde connaît, Jean-Pierre.

RIGAUD Joseph - 1939

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe notre hommage fraternel et attristé au vétéran de 1870, Joseph Rigaud.

Né en 1849, il nous quitte dans sa 90^{ème} année. (1)

En saluant sa dépouille, je ne peux m'empêcher d'évoquer quelques passages de sa vie, qui, si elle a été passablement longue, ne fut pas toujours très gaie. Issu d'une honnête famille de travailleur de 6 enfants, il est orphelin à l'âge de 9 ans et il eut donc à lutter très jeune contre les dures exigences de la vie. A 14 ans il quitte son foyer et sa famille pour l'apprentissage du dur métier de maçon, métier qu'il exercera jusqu'à un âge assez avancé.

La guerre de 1870 le force à poser son marteau. Mobilisé, il est envoyé en Afrique, dans des contrées qui n'étaient pas sans dangers (2). Peut-être pensait-il à ce moment que cette guerre serait la dernière, et que les souffrances endurées sous le soleil africain seraient épargnées à ses enfants. Hélas en 1914 un immense carnage s'abat sur la France, il voit partir son fils, son unique soutien, qui, malheureusement ne reviendra pas. Quelle douleur plus atroce pour un père que d'être frappé dans ses affections les plus tendres, surtout à un âge où il avait le droit d'aspirer au calme et à la tranquillité, après ses dures années de labeur. (3)

Contraint par les ans à prendre un repos bien gagné, il trouva auprès d'une nièce, les soins les plus tendres et les plus affectueux, qui lui ont fait trouver les dernières années de sa vie moins amères.

A sa sœur, à ses nièces et à ses neveux, j'adresse mes bien sincères condoléances.

Dormez en paix Joseph Rigaud, dans votre éternel sommeil, et au nom des anciens combattants, je vous adresse mon suprême et dernier adieu.

(1) Joseph Rigaud, originaire de Saint-Priest, avait épousé en 1876 Antoinette Favard, de Luard. C'est dans ce village qu'il s'installa, là où son beau-père était cultivateur. Il était cultivateur et maçon migrant comme beaucoup d'autres Sannatois.

(2) Comme Laurent Chénebit.

(3) Son fils Louis Lucien Rigaud est mort pour la France dans le Pas de Calais en mai 1915 à l'âge de 23 ans. Sa fiche biographique figure sur notre livre N°2 page 62.

RAYNAUD Marien - 7 juillet 1939

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

C'est avec une émotion profonde, qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe, notre hommage fraternel et attristé au camarade Marien Raynaud, si prématurément disparu.

Né en 1881, il nous quitte à l'âge de 58 ans, encore en pleine force et en pleine vigueur, à un âge où il avait le droit d'espérer encore de longues années d'existence. (1)

Mobilisé en 1914 au 12^{ème} train des équipages (2), il part pour le front où il resta pendant toute la guerre. Il passa dans plusieurs secteurs, et pas toujours dans les meilleurs, partout avec parfois des bombardements très violents. Il supporta les privations et les souffrances que cette terrible tuerie trainait à sa suite, et malgré tous ces dangers quotidiens, il eut la chance de s'en tirer sans trop de mal.

Revenu au milieu des siens après sa démobilisation, il se remet au travail avec courage. Travailleur infatigable et consciencieux, très affable, simple et cordial, toujours prêt à rendre service, il était le camarade sûr et dévoué.

Il était membre de notre section depuis sa fondation, et comme nous, il prenait part à toutes nos espérances, comme aussi à toutes nos angoisses.

Une mort brutale et aveugle vient de l'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis. Hélas l'ancien combattant a souvent usé les ressorts de la vie dans les privations et les dures fatigues de la guerre, et le moment fatal sonne toujours au hasard, sans souci des chagrins qu'il apporte.

Au nom des anciens combattants, j'adresse à sa veuve et à son fils nos condoléances les plus émues. Nous nous associons à la douleur de votre deuil, et nous vous souhaitons la force et le courage nécessaires de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi, Marien Raynaud, dors en paix dans ton éternel sommeil, et reçois de tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

(1) *Marien Raynaud, né le 27 novembre 1881, ne figure pas dans la liste des soldats sannatois mobilisés que nous avons dressée dans notre livre consacré à la Grande guerre. Nous n'avons pas trouvé son nom car il n'est pas né à Sannat, mais à Saint-Julien la Genête, il ne résidait pas dans notre commune au moment de son conseil de révision, ne s'y est pas marié et, heureusement pour lui, il n'est pas mort à la guerre. Ce sont les raisons pour lesquelles son nom nous a échappé. Son frère par contre figure sur notre liste. Il s'appelait également Marien, (et en plus Nicolas et Alphonse). Né quelques années plus tard, en 1889, également à Saint-Julien, il habitait au moment de son conseil de*

révision, en 1909, à Sannat, à la Ville du bois où la famille avait dû déménager auparavant. En conséquence, lui, figure sur notre liste.

(2) *Service chargé du transport et de l'approvisionnement.*

BOUCHET Joseph - 19 janvier 1941

Mesdames, Messieurs,

En cette douloureuse circonstance, j'ai le pénible devoir, au nom de ses camarades et amis, et en mon nom personnel, d'apporter une dernière fois, au bord de cette tombe, notre hommage fraternel et notre suprême adieu à notre ami Joseph Bouchet qu'une mort aveugle et prématurée vient de nous enlever.

Né le 24 avril 1891, il nous quitte à 49 ans, en pleine jeunesse, à un âge qui lui permettait d'espérer encore de longues années d'existence. (1)

En 1912 il part pour ses 2 ans de service militaire au 37^{ème} régiment d'infanterie, à Nancy, et c'est là qu'en 1914 la guerre le surprend, un mois seulement avant sa libération. Il restera alors pendant sept années consécutives sous l'uniforme militaire.

En aout 1914, étant déjà tout près de la frontière, il prend part aux premiers combats qui s'y déroulent. Blessé et fait prisonnier le 20 août à Morhange. Il supporte pendant deux ans les dures privations de la captivité. Rapatrié en octobre 1916 avec ses camarades des formations sanitaires, il reprend de suite sa place au combat, à la 23^{ème} section d'infirmiers militaires de la 168^{ème} division à Verdun, dans la Somme et en Artois, partout où il y a des coups durs. Mais il ne lâchera pas pour cela, et continuera à faire tout son devoir sans souci des dangers quotidiens, ni des privations que cette terrible tuerie trainait à sa suite.

Son esprit d'abnégation, son courage, sa bravoure, lui valurent la croix de guerre et une belle citation à l'ordre de la 168^{ème} division.

Je ne vous dirai pas l'émotion qui m'étreint, et qui étreint tous ceux qui ont vu et vécu cette abominable tuerie, lorsqu'ils voient disparaître un des leurs, un de ceux qui comme eux ont souffert moralement et matériellement dans leur cœur et dans leur chair.

Démobilisé en 1919, il reprend sa place au foyer familial, il ne pensait pas à ce moment-là qu'une nouvelle guerre viendrait le soustraire à ceux qu'il aimait tant. Et pourtant, 20 ans après, malgré son âge, il est rappelé à nouveau, affecté à la 13^{ème} section d'infirmiers à Guéret. Il y reste encore 2 mois, et 2 mois à 48 ans c'est bien long.

Membre de notre ancienne section d'anciens combattants depuis sa fondation, dont il était le président d'honneur, il prit part à toutes les

manifestations auxquelles elle se livra. Ses avis, toujours empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés. Toujours prêt à rendre service, très affable, simple et cordial, juste, sans aucuns parti pris, il était la bonté personnifiée. Il était le camarade le plus dévoué, l'ami le plus sûr, et cette nombreuse assistance qui l'accompagne aujourd'hui, en est le meilleur témoignage.

Depuis quelque temps nous savions qu'il souffrait, mais personne n'aurait pensé qu'il pourrait être terrassé par la maladie en si peu de temps.

Hélas l'ancien combattant a souvent usé les ressorts de la vie dans les dures fatigues de la guerre, et le moment fatal sonne toujours au hasard sans souci des chagrins qu'il apporte, malgré les soins les plus éclairés et les plus dévoués.

Au nom de ses camarades et amis, et en mon nom, j'adresse à sa veuve, à son jeune fils (2), à ses parents, nos condoléances les plus attristées et les plus émues.

Vous pleurez l'époux, vous pleurez le père, vous pleurez le fils, nous, nous pleurons l'ami, et nous nous associons à la douleur de votre deuil. Nous vous souhaitons la force et le courage nécessaires de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi mon bien cher ami Joseph, dors en paix dans ton éternel sommeil. Le vide que tu laisses parmi nous ne se comblera pas, ton souvenir seul nous reste, mais soit assuré que nous le garderons bien pieusement.

Adieu mon cher Joseph

Adieu pour toujours, en mon nom et au nom de tous tes amis de Sannat.

(1) *Joseph Bouchet habitait aux Valettes, village où il était né et où il exerçait la profession de cultivateur. Il a été maire de Sannat de 1925 à sa mort.*

(2) *René, père de Michel, toujours agriculteur aux Valettes.*

CHARTIER Léon Romain - 19 octobre 1945

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

C'est avec une émotion profonde, qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe, notre hommage fraternel, et notre suprême adieu, au camarade Romain Chartier qu'une mort prématurée et brutale vient d'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis.

Né le 12 février 1889, il nous quitte à l'âge de 56 ans, âge qui lui permettait d'espérer encore de longues années d'existence et de jouir du fruit de son

travail.

Mobilisé le 2 août 1914 au 121^{ème} d'infanterie, il part immédiatement sur le front, et il ne le quittera plus pendant toute la durée de la guerre. Il combatta un peu partout, en Belgique, à Verdun, dans la Somme, et malgré des bombardements parfois très violents, malgré les privations et les souffrances que cette tuerie trainait à sa suite, il eut la chance de s'en tirer sans trop de mal.

Après sa démobilisation en 1919, il reprend sa place au foyer familial et il se remet au travail avec acharnement. Il reprend son aiguille avec amour et courage (1). Travailleur infatigable et d'une rare habileté, il aimait le travail bien fait, il ne ménageait ni son temps ni sa peine pour arriver à un fini irréprochable. Sa vie toute entière d'ailleurs n'a été que dur labeur. Toujours prêt à rendre service, très affable, simple et cordial, cœur généreux, il avait l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont approché, et cette foule qui l'accompagne aujourd'hui en est le meilleur témoignage.

Membre de notre section d'anciens combattants depuis sa fondation, il en était le trésorier, tâche dont il s'est toujours correctement acquitté, il prit part à toute nos manifestations. Ses avis toujours empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés. Il était le camarade dévoué, l'ami sûr.

Depuis quelque temps nous savions qu'il souffrait mais personne n'aurait pensé qu'il pourrait être terrassé par la maladie en si peu de temps. Hélas le travail et les dures fatigues endurées pendant la guerre ont souvent usé les ressorts de la vie, et le moment fatal sonne toujours au hasard, sans souci des chagrins qu'il apporte, malgré les soins les plus éclairés et les plus dévoués.

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve et à ses enfants nos condoléances les plus attristées, et les plus émues. Vous pleurez l'époux, vous pleurez le père, nous, nous pleurons l'ami, le camarade et nous vous souhaitons la force et le courage nécessaires de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi, bien cher ami Romain, dors en paix dans ton éternel sommeil. Le vide que tu laisses parmi nous sera difficile à combler, nous ne verrons plus ton sourire si bon, si accueillant. Ton souvenir seul nous reste, mais soit assuré que nous le garderons pieusement.

Adieu mon cher Romain et adieu pour toujours.

(1) *Léon Chartier était tailleur, « tailleur d'habits » disait-on, sans doute pour les distinguer des tailleurs de pierre. Il était le beau-père d'Alfred Dupuy qui prit sa succession dans la confection de vêtements pour hommes, après avoir épousé sa fille Odette. Fred et Odette étant les parents de notre adhérente, Nicole.*

RAYET Louis - 27 mai 1946

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'apporter au bord de cette tombe, notre hommage fraternel et attristé au camarade Louis Rayet.

Né le 23 juillet 1876 d'une honnête famille de travailleurs, la mort vient de le terrasser à l'âge de 69 ans. (1)

Mobilisé le 3 novembre 1914 comme Maréchal des logis au 34^{ème} régiment d'artillerie de Périgueux, il part bientôt sur le front de Champagne où, pendant 2 ans, il combattra au milieu des dangers et des souffrances que la guerre traînait à sa suite, et dont les anciens combattants se souviennent bien.

Ce n'est que la maladie qui l'obligera à quitter son poste en août 1916 à Rilly-la-Montagne. Il passe successivement de l'ambulance de Ludes à l'hôpital d'Épernay (2). Sa santé étant toujours déficiente, il est évacué à l'intérieur et ne remontera plus au front.

Réformé en décembre 1916 il quitte l'habit militaire sans regret pour reprendre sa place au foyer familial, il se remet au travail avec courage. Très intelligent, simple, et cordial, toujours prêt à rendre service, il était le camarade sûr, l'ami dévoué.

Doué d'une force peu commune, la maladie, cependant devait avoir raison du colosse qu'il était, en le privant d'abord d'une partie de ses moyens de travail, et en le tenant, depuis quelques années, éloigné de toute activité. Rien cependant ne laissait prévoir aussi vite l'issue fatale qui vient de l'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis, malgré les soins les plus dévoués.

Au nom des anciens combattants de la section de Sannat, dont il était membre depuis sa fondation, j'adresse à sa veuve (3), à ses enfants, à son petit-fils, nos condoléances les plus sincères et les plus émues. Nous nous associons à la douleur de votre deuil et nous vous souhaitons la force et le courage nécessaire de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi Louis Rayet, dors en paix dans ton éternel sommeil et reçois de tes camarades anciens combattants notre dernier et suprême adieu.

1-Louis Rayet, originaire de Saint-Priest, était cultivateur à Luard.

2-Les 3 villes sont situées dans la Marne

3-Il avait épousé en 1911 Céline Deblot, originaire de la Ville du Bois.

BERGER LOUIS VICTOR - 8 Février 1947

Mesdames, Messieurs,

Au nom de tous les adhérents de la section des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'adresser un dernier adieu à notre camarade Victor Berger, et de lui apporter notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie. Je ne vous dirais pas l'émotion qui m'étreint, et qui nous étreint tous, quand nous voyons disparaître un à un tous nos anciens camarades de combat.

Victor Berger était né le 17 mars 1876(1), il aurait donc eu 71 ans dans un mois.

Mobilisé le 15 janvier 1915, il ne tarda pas à monter au front vers cet enfer horrible où la mort rôdait sans cesse, où toute joie était bannie.

Il combattit dans plusieurs secteurs, notamment au Bois-le-Prêtre, aux Eparges (2) et à Verdun où, lors de l'attaque boche de février 1916, il fut fait prisonnier. Il supporta pendant 3 ans les souffrances et les privations de la dure vie des commandos. (3)

Revenu au milieu des siens le 17 février 1919, il reprend sa place au foyer familial.

Cultivateur avisé, travailleur intelligent, il montra bientôt toute sa valeur quand il devint propriétaire de la ferme qu'il vient de quitter si brutalement (4). Par son travail acharné et son initiative, aidé de sa femme et de ses enfants, il va faire de cette ferme une exploitation modèle. En quelques années elle fut complètement transformée. Bâtiments, drainage, eau potable, rien ne fut négligé et son talent d'organisateur fut récompensé par le titre honorifique de Chevalier du mérite agricole.

Membre de notre section d'anciens combattants depuis sa fondation, il prit part à toutes les manifestations et réunions auquel elle se livra. Ses avis toujours empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés. Très affable, simple et cordial, toujours prêt à rendre service, il était l'ami sûr, le camarade dévoué.

Au nom de tous les anciens combattants, et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve et à ses enfants et petits-enfants nos condoléances les plus attristées et les plus émues.

Vous pleurez l'époux, le père, nous, nous pleurons l'ami, le camarade. Nous nous associons à la douleur de votre deuil et nous vous souhaitons le courage nécessaire de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi cher ami Victor, reçois le salut suprême et le dernier hommage de tes compagnons de combat. Dors en paix dans ton éternel sommeil, tu nous quittes mais ton souvenir nous reste et nous le garderons bien pieusement. Mon vieux camarade Victor....Adieu



1-Victor Berger était également originaire de Saint-Priest

2-Combats du Bois-le-Prêtre en Meurthe-et-Moselle en 1914, et aux Eparges dans la Meuse en 1915

3-Le mot Kommando désigne les camps de travail des prisonniers en Allemagne, et non des petits groupes d'hommes menant des opérations spéciales au sens où on l'entend aujourd'hui.

4-Il était propriétaire aux Bordes. Victor Berger ne figure pas dans la liste des combattants de 14-18 que nous avons publiée dans notre livre N°3. Je ne l'avais pas trouvé car il n'est pas né à Sannat, ne s'y est pas marié, (il s'est marié en 1899 à Rougnat où il a épousé Maria Célestine Nord), il n'était pas résident dans notre commune

au moment de son conseil de révision, et ses enfants sont nés ailleurs. Je ne pouvais donc pas le trouver...sauf qu'avec une meilleure mémoire j'aurais dû. La lecture de cet hommage de Roger Billy m'a fait me remémorer notre exposition de 2014 où nous avons exposé ses médailles de guerre, que nous avait prêtées son arrière-petit-fils, Jean-Marc Duron.



BOUCHET Armand - 28 septembre 1947

Mesdames, Messieurs,

Au nom de tous les adhérents de la section des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'adresser un dernier adieu à notre camarade Armand Bouchet, de lui apporter notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie. Je ne vous dirai pas l'émotion qui m'étreint, et qui nous étreint tous, quand nous voyons disparaître un à un tous nos anciens camarades de combat.

Né le 3 août 1885, Armand Bouchet nous quitte à l'âge de 62 ans, encore jeune certes, mais la mort, cette terrible faucheuse n'attend pas toujours le nombre des années.

Mobilisé le 2 août 1914 au 321^{ème} d'infanterie, il partit bientôt sur le front. Blessé dès les premiers combats à la bataille de la Marne, il revient à Montluçon, mais pas pour longtemps. Il repart en renfort au 121^{ème} d'infanterie dès les premiers jours de novembre 1914, juste au moment où ce régiment monte en ligne en Belgique. Là, il prend part à de rudes combats dans des tranchées pleines d'eau et de boue, sur le canal de l'Yser, la maison du passeur à Ypres, à Dixmude. Néanmoins il eut la chance de sortir de cet enfer sans mal.

Un peu plus tard à Verdun également, malgré un déluge de fer et de feu sans précédent, il n'eut encore aucun mal, et pourtant, pendant plus d'un mois, les combats furent extrêmement meurtriers, aussi bien à Bethincourt que sur les pentes du Mort-Homme, et toute la rive gauche de la Meuse. Ce furent-là ses derniers combats sur le front. Les souffrances et les privations l'avaient affaibli et il contracta une maladie qui le tint éloigné du front pour le reste de la guerre.

Réformé le 9 janvier 1917, il revint prendre sa place au foyer familial. Travailleur infatigable, il se remet au travail avec acharnement malgré sa maladie dont il était à peine remis. Avec le concours de tous les siens, il continua malgré tout l'exploitation de sa propriété, sans souci des souffrances qu'il endurait, surtout ces derniers mois. (1) C'était un courageux.

Membre de notre section d'anciens combattants depuis sa fondation, il était présent à toutes nos réunions et à toutes nos manifestations, ses avis toujours empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés. Très affable, simple et cordial, il était l'ami sûr, le camarade dévoué.

Au nom de tous les anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à ses enfants nos condoléances les plus attristées et les plus émues. Nous nous associons à la douleur de votre deuil et nous vous souhaitons le courage nécessaire de vous incliner devant la fatalité. (2)

Quant à toi cher ami Armand, reçois le salut suprême et le dernier hommage de tes compagnons de tranchées. Dors en paix dans ton éternel sommeil, tu nous quittes mais ton souvenir nous reste, et en attendant que nous allions te rejoindre, adieu mon vieux camarade Armand. Adieu

1-Armand Bouchet (prénom officiel Jean-Marie) était cultivateur au Montfrialoux, village où il était né.

2-Il avait 3 enfants, tous nés au Montfrialoux, Charles en 1912, Marie-Alice en 1920 et Jean en 1931. Son épouse, Marie-Lucile, née Rechinat, à Tardes, était décédée l'année précédente en 1946

BERGERAT Jean-Baptiste - 30 août 1948

Mesdames, Messieurs, chers camarades,

C'est avec une profonde émotion, qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le douloureux devoir d'adresser au seuil de cette tombe, un dernier adieu à notre camarade Jean Baptiste Bergerat, et d'apporter à ce vétéran de 14-18 notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie.

Je ne vous dirais pas l'émotion qui m'étreint et qui nous étreint tous quand nous voyons disparaître l'un après l'autre tous nos anciens camarades.

Né le 29 mars 1872 à Budelière, Jean-Baptiste Bergerat nous quitte à l'âge de 76 ans.

Mobilisé le 17 décembre 1914 au 91^{ème} régiment territorial d'infanterie, il reste quelques mois à son dépôt, puis le 1er avril 1915 il passe dans un bataillon mixte du 94^{ème} régiment territorial où il restera pendant plus de 2 ans. Tous les anciens de 14-18 savent ce qu'étaient ces bataillons mixtes de territoriaux qui étaient journellement sous les bombardements derrière le front, et quelque fois même tenaient les tranchées de 1^{ère} ligne, ce n'était pas des bataillons de tout repos.

Le 6 août 1917, il passe à la 4^{ème} section de C.O.A où il reste jusqu'à la fin de la guerre. (1)

Démobilisé le 30 décembre 1918 il rentre au foyer familial, débarrassé des horreurs de la guerre, certes, mais le cœur bien gros car son fils, son unique soutien, mobilisé en 1918 était mort à 19 ans. (2) Quelle douleur plus atroce pour un père que d'être frappé ainsi dans ses affections les plus tendres, dans tout ce qu'il avait de plus cher. Mais malgré sa douleur, il se remet courageusement au travail. Travailleur infatigable et intelligent, très affable, simple et cordial, toujours prêt à rendre service, sa vie toute entière d'ailleurs n'a été que labeur, probité et dévouement.

Membre de notre section d'anciens combattants depuis sa fondation, et dont il était le porte-drapeau, il prit part à toutes nos manifestations et à toutes nos réunions, il était l'ami sûr, le camarade dévoué.

Contraint par les ans et la maladie à prendre un repos bien gagné, il a trouvé auprès d'amis dévoués les soins les plus tendres et les plus affectueux qui lui ont fait trouver les derniers moments de sa vie moins amers

Au nom des anciens combattants, j'adresse à ses parents et à ses amis qui l'ont soigné nos condoléances les plus émues et les plus attristées.

Et toi, mon vieux camarade Jean-Baptiste Bergerat, tu nous quittes mais ton souvenir nous reste, dors en paix dans ton éternel sommeil, et reçois de tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

1-Commis Ouvrier et Administration. Les COA n'étaient pas des troupes combattantes, mais comme tous éléments présents dans la zone du front, ils pouvaient être soumis aux dangers des bombardements frappant les zones arrière des unités.

2-Jean-Baptiste Bergerat avait épousé en 1897 Antoinette Aubert du Poux, village où il vint s'installer en qualité de cultivateur. Ils eurent un fils Marcel, né en 1899. Mobilisé très jeune à la fin de la guerre, en avril 1918 alors qu'il n'avait que 18 ans et demi, il fut atteint très vite d'une grave maladie pulmonaire qui devait l'emporter rapidement alors qu'il effectuait son instruction militaire. Le mal était-il en lien avec la grippe, qu'on appellera espagnole, qui arrivait cette année-là en France, avec, bien malgré eux, les soldats américains ? Il mourut alors qu'il n'avait pas atteint son 19^{ème} anniversaire en octobre 1918, à son domicile du Poux. Son nom est gravé sur notre monument. (Cf. Livre N°3 page 85)

PARRY Martin - 1er février 1949

Mesdames, Messieurs

C'est avec une profonde et douloureuse émotion qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le pénible devoir d'apporter, au seuil de cette tombe, notre dernier témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de 14-18 Martin Parry. Ce n'est pas sans un douloureux serrement de cœur que nous voyons disparaître les uns après les autres tous nos camarades membres de notre section.

Né le 16 janvier 1877 à Samondeix, dans la maison qui vient de le voir mourir, il nous quitte à l'âge de 72 ans.

Mobilisé le 13 août 1914 au 91^{ème} territorial à Guéret avec le grade de sergent, il reste peu de temps au dépôt, il part à Bourbonne les Bains où il reste jusqu'au mois de décembre, ensuite il part pour le camp retranché de Paris, à Noisy le Sec, où il reste jusqu'au mois de mai 1915. Le 6 mai 1915 ça devient plus grave, il part pour le front dans les tranchées de l'Argonne, et tous les poilus savent que l'Argonne en 1915 était le théâtre de la guerre des mines ; les tranchées de 1^{ère} ligne sautaient, et les occupants avec. Il resta dans ce secteur jusqu'en 1917. Ce fut dans les tranchées de l'Argonne qu'il fut promu au grade d'adjudant.

En avril 1917, il est versé au 276^{ème} d'infanterie malgré son âge, il avait alors 40 ans, ce qui ne l'empêcha pas de participer aux durs combats de Verdun, à Fleury, au fort de Douaumont, au fort de Vaux.

Sa brillante conduite, son courage et sa bravoure, lui valurent une citation à

l'ordre de son régiment et la croix de guerre.

Fin 1917 il est tout de même retiré de ce régiment de ligne, et versé comme agent de ville à Paris où il resta jusqu'à la fin de la guerre.

Démobilisé le 12 février 1919, il revient à sa maison natale prendre auprès de sa famille la place qu'il avait été forcé de quitter quelques années plus tôt. Il reprend de suite son activité d'avant-guerre, très actif et très intelligent, ses occupations étaient grandes, travaillant sa propriété avec l'aide de son épouse et de son fils. Il avait en outre la fonction de garde et de régisseur des familles De Verdalle et De Ponchalon, tâche qu'il sut accomplir avec compétence et probité. Par sa bonne humeur, sa droiture et sa bonté naturelle, il avait conquis l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu. Bon père de famille, bon camarade, toujours prêt à rendre service, sa disparition nous cause une immense douleur. Très alerte encore malgré son âge, le destin voulut, il y a quelques mois, en faire une victime et mettre fin à son activité dans un terrible accident qui faillit le tuer sur le coup. Mais malheureusement le choc fut si violent qu'il ne put se remettre, et qu'il aboutit à l'issue fatale que nous déplorons aujourd'hui. Puisse cette grande sympathie dont il jouissait être un apaisement à l'immense douleur de sa famille.

Au nom des anciens combattants, j'adresse à sa veuve, à ses enfants et petits-enfants, nos condoléances les plus attristées et les plus émues.

Quant à toi mon vieux camarade Martin Parry, reçois le salut suprême et le dernier hommage de tes compagnons de tranchées. Dors en paix dans ton éternel sommeil, tu nous quittes mais ton souvenir nous reste, et en attendant que nous allions te rejoindre, mon cher Martin, je te dis adieu.

Martin Parry était le frère de Xavier Parry mort à la guerre en 1914 (cf. fiche biographique parue dans notre livre N°3 et qui avait été lue au monument par son arrière-petite nièce). Sa fiche matricule confirme bien entendu les propos de Roger Billy. Elle nous apprend en outre qu'il avait été maçon migrant, comme son frère. Deux migrations avaient été déclarées, toutes les deux en Lorraine, à Golbey (banlieue d'Epinal) en 1903, et à Vandoeuvre (banlieue de Nancy) de 1904 à 1906. Rentré de Nancy, dès l'automne 1906, il devint facteur à Sannat, jusqu'en 1911.

PINTHON Antoine - 30 janvier 1949

Mesdames, Messieurs, chers camarades,

Ce n'est pas sans un sentiment de profonde et douloureuse émotion qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le pénible devoir d'apporter au

seuil de cette tombe notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de 14-18, Antoine Pinthon, qu'une mort brutale et prématurée vient d'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis.

La mort fait encore un vide dans notre section, et ce n'est pas sans émotion que nous voyons disparaître un à un tous nos anciens camarades de combat. Né le 13 octobre 1882 à Chambonchard, il nous quitte à l'âge de 66 ans. Mobilisé le 11 août 1914 au 78^{ème} d'infanterie, il ne reste pas longtemps au dépôt, versé au 138^{ème} d'infanterie il part pour le front. Il prit part à tous les combats que son régiment eut à soutenir, notamment à Charleroi, au Labyrinthe en Artois, en Champagne, à la Côte du Poivre à Verdun. Tous ces combats furent des plus meurtriers, et malgré cela il eut la chance d'en sortir sans mal.

Le 12 novembre 1917 il part pour l'Italie avec le 12^{ème} corps, puis il est versé au 107^{ème} d'infanterie. C'est dans cette unité qu'il prend part aux combats de cette campagne, surtout sur le Piave. *(Au nord de Venise)*

Il eut encore la veine de sortir de ce nouvel enfer sans beaucoup de mal. Démobilisé le 3 mars 1919, il revient prendre sa place au foyer familial, il se remet immédiatement au travail. Travailleur d'une rare compétence, acharné et infatigable, ne ménageant pas sa peine ni son effort, bien au contraire. Il était heureux quand il faisait un travail pénible. Il ne tenait pas compte des quatre années de souffrances et de privations, qui pourtant avaient sapé sa force et son endurance, et qui ne sont pas étrangères à l'issue fatale que nous déplorons aujourd'hui. Mais son tempérament ne lui permettait pas de ménager ses forces.

C'était un homme courageux, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'être foncièrement bon, simple, affable. Cœur généreux il emporte l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu. C'était l'ami sûr, le camarade dévoué. Puisse cette sympathie dont il jouissait être un apaisement à l'immense douleur de sa famille.

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve, à ses enfants et petits-enfants nos condoléances les plus attristées et les plus émues. Quant à toi cher ami Antoine Pinthon, reçois le salut suprême et le dernier hommage de tes compagnons de combat. Dors en paix dans ton éternel sommeil, tu nous quittes mais ton souvenir nous reste, et nous saurons le garder.

En attendant de te rejoindre dans l'au-delà, mon cher Antoine, je te dis adieu.

Antoine Pinthon habitait la Chassagnade d'où était originaire Caroline Terrier qu'il avait épousée en 1908. Il était le père d'Amédée Pinthon de Saint-Pardoux, et donc l'aïeul de la famille Pinthon.

RAVASSON Emile - 7 mars 1950

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas sans un sentiment de profonde et douloureuse émotion, qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le pénible devoir d'apporter au seuil de cette tombe notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de 14-18 Emile Ravasson, qu'une mort brutale et prématurée vient d'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses camarades et amis.

La mort fait encore un vide dans notre section, qui malheureusement, hélas, sera bientôt réduite à quelques unités, et ce n'est pas sans un douloureux serrement de cœur que nous voyons disparaître les uns après les autres tous nos anciens camarades de combat.

Emile Ravasson était né le 25 décembre 1881 à Anchaud, dans cette maison même qui vient de le voir mourir. (1) C'est donc à l'âge de 68 ans qu'il nous quitte.

Mobilisé le 3 août 1914 au 78^{ème} régiment d'infanterie à Guéret, il fit toute la guerre dans ce régiment, et participa à tous les combats livrés par cette unité, dans plusieurs secteurs du front : en Belgique, à Charleroi, en Artois au Labyrinthe, en Champagne, à Verdun, dans la Somme.

Tous ceux qui ont combattu dans ces secteurs en savent quelque chose, ce n'était pas la vie de tout repos, la mort rodait sans cesse, et toute joie était bannie, mais malgré tous les dangers, il eut la chance d'en sortir sans mal.

En 1917 il part avec le 12^{ème} corps à la campagne d'Italie, et ce ne fut pas une simple promenade militaire. Il prit part à de rudes combats sur le Piave et à Asiago. (2) Comme en France il s'en tira encore sans mal, mais son abnégation, son courage et sa bravoure lui valurent la croix de guerre et une citation. (3)

Démobilisé le 3 août 1919, il reprit sa place au foyer familial. Travailleur intelligent, il se remit courageusement au travail sans se soucier des souffrances et des privations endurées pendant plus de 4 ans, et qui ne sont peut-être pas étrangères à l'issue fatale que nous déplorons tous aujourd'hui. Membre de notre section depuis sa fondation, ses avis toujours empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés, c'était l'ami sûr, le camarade dévoué. Très affable, simple, cœur généreux, toujours le sourire aux lèvres, il était la bonté même. L'estime et la sympathie dont il jouissait était très grande puisqu'il resta 25 ans membre du Conseil municipal, et ce n'est que la maladie qui l'empêcha de continuer. Ce long passage dans l'administration communale en dit plus long sur ce qu'était Emile Ravasson que tous les discours. Puisse cette sympathie dont il jouissait être un apaisement à l'immense douleur de sa famille.

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à sa

veuve et à ses enfants nos condoléances les plus attristées et les plus émues. Vous pleurez l'époux, le père, nous, nous pleurons l'ami, le camarade et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Quant à toi cher camarade Emile reçois le salut suprême et le dernier hommage de tes compagnons de combats. Dors en paix dans ton éternel sommeil, tu nous quittes, mais ton souvenir nous reste, nous saurons le garder et en attendant que nous allions te rejoindre, mon cher Emile, je te dis adieu.

(1) Emile Ravasson était le père de Raymond Ravasson décédé en 1999.

(2) Après la lourde défaite subie par les Italiens face aux Austro-Hongrois à Caporetto en octobre 1917, la France envoya des renforts pour soutenir l'armée italienne, notamment le 78^{ème} RI basé à Limoges et à Guéret. Le plateau d'Asiago se trouve dans les Alpes italiennes, précisément dans les Dolomites.

(3) A l'ordre du régiment.

LACOMBE Emile - 1^{er} mai 1950

Mesdames, Messieurs, chers camarades,

En cette douloureuse circonstance, j'ai le pénible devoir, au nom de ses camarades anciens combattants d'apporter une dernière fois au bord de cette tombe, notre hommage fraternel et notre suprême adieu à notre camarade Emile Lacombe qu'une mort prématurée vient de nous enlever.

Né le 6 octobre 1892 à Lussat, il nous quitte à l'âge de 57 ans, âge qui lui permettait d'espérer encore de longues années d'existence.

En octobre 1913 il part pour ses deux ans de service militaire au 52^{ème} d'artillerie à Angoulême, puis à Tarbes, et c'est là que la guerre de 14 le surprend. Le 5 août il quitte la caserne pour l'Alsace, son groupe d'artillerie est affecté à la 2^{ème} division de cavalerie. C'est dans cette formation qu'il fit toute la guerre, et cela dans la plupart des secteurs du front. En Alsace, dans la Somme, en Champagne, en Artois, en Lorraine, partout où il y avait des coups durs, et le métier d'artilleur n'était pas de tout repos. Il fallait approvisionner les pièces en obus, et cela malgré de violents tirs de barrage, malgré les gaz, malgré les trous d'obus sur les routes, il fallait passer quand même.

Notre camarade Lacombe eut 2 chevaux tués sous lui, mais il ne se découragea pas, et continua son travail en brave. Son abnégation et son courage lui valurent une citation à l'ordre de son groupe, et la croix de guerre. Démobilisé en 1919, il revient dans cette commune de Sannat où il avait passé sa jeunesse, après avoir fondé un foyer familial, il se remet

courageusement au travail. Après quelques années passées dans les régions dévastées, il revint dans sa propriété de St Pardoux que, avec l'aide de sa famille, il travaillait avec intelligence et courage. (1) Homme d'un grand cœur, affable et cordial, toujours prêt à rendre service, il avait l'estime de tous ses camarades, de tous ses voisins, et de ceux qui l'ont connu.

Membre du bureau de notre section depuis sa fondation, il s'acquitta de sa tâche toujours avec désintéressement et justice. Il était l'ami sûr, le camarade dévoué, et je ne vous dirai pas l'émotion qui m'étreint, et qui nous étreint tous quand nous voyons disparaître les uns après les autres tous nos anciens compagnons de misère. Mais hélas l'ancien combattant a souvent usé les ressorts de la vie dans les dures fatigues de la guerre, et le moment fatal sonne toujours au hasard sans souci des chagrins qu'il apporte, et malgré les soins les plus éclairés et les plus dévoués.

Au nom des anciens combattants de Sannat et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve et à ses enfants nos condoléances les plus attristées et les plus émues et nous nous associons à la douleur de votre deuil. Nous vous souhaitons la force et le courage nécessaires de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi mon cher Emile Lacombe, dors en paix dans ton éternel sommeil, tu fais un vide parmi nous, certes, mais ton souvenir nous reste et nous le garderons pieusement. Reçois de tous tes anciens camarades combattants notre suprême et dernier adieu.

(1)Emile Lacombe s'est marié en février 1921 et peu après, lui le maçon migrant, partit participer à la reconstruction dans les régions où il avait combattu. Sa fiche matricule n'indique qu'une seule migration, l'Aisne en 1921. Mais d'après Roger Billy il passa plusieurs années dans les régions dévastées, sans revenir à Sannat, ou en revenant chaque hiver ? Ses enfants, Roland et Rolande naquirent en 1924 et 1925 à Sannat. Nous avons ici, avec Emile Lacombe, un exemple de la poursuite de la migration après 14-18.

Emile FAYOLLET - 1952

Mesdames, Messieurs,

En cette douloureuse circonstance, j'ai le pénible devoir, au nom de tous les anciens combattants d'apporter au bord de cette tombe notre hommage fraternel et notre suprême adieu à notre camarade et ami Emile Fayollet qu'une mort prématurée vient de nous enlever.

Né le 8 septembre 1879 à Bussière-Nouvelle, il nous quitte à l'âge de 73 ans moins quelques mois.

Très jeune il débuta dans la vie en apprenant le dur métier de forgeron, métier qu'il a exercé toute sa vie et avec compétence.

Mobilisé en 1914 à Angoulême, puis à Guéret au 278^{ème}, il prit part au début à tous les engagements de son régiment, mais son métier et ses connaissances le firent entrer à la manufacture d'armes de Châtellerault. Il y passa vite maître ouvrier et c'est là qu'il finit le reste de la guerre. Il était titulaire de la carte du combattant.

Aussitôt démobilisé il revint au foyer familial où il reprit son marteau avec acharnement et courage, ainsi que la vente et la réparation de tout le matériel agricole. Les machines agricoles vendues par lui sont innombrables, tant dans la commune que dans les cantons voisins. Ouvrier d'élite et méticuleux, aucune réparation de machine ne le rebutait, capable d'exécuter les travaux les plus délicats avec une précision remarquable, ce qui dénotait une capacité dans la mécanique peu commune.

Ce camarade était d'une rare bonté, d'un caractère gai, toujours le sourire aux lèvres, affable et cordial, prêt à rendre service dans n'importe quelle circonstance. Il nous quitte avec l'estime de tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux.

Ce camarade au caractère si gai eut pourtant ces dernières années de très gros chagrins. C'est ainsi qu'il vit partir successivement, et la même année, son fils unique et son épouse. Ce double malheur n'est peut-être pas étranger à l'issue fatale que nous déplorons aujourd'hui, car il ne put jamais surmonter complètement ce coup du destin.

Au nom des anciens combattants, et en mon nom personnel, j'adresse à sa belle-sœur, à son beau-frère, ainsi qu'à ses nièces et neveux nos condoléances les plus attristées et les plus émues, et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Quant à toi mon cher Emile Fayollet, dors en paix de ton éternel sommeil. Tu fais un vide parmi nous certes, mais ton souvenir nous reste, et reçois de tous tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

***Note :** Annet Emile Fayollet avait épousé une jeune Sannatoise de Saint-Pardoux, Antoinette Hygonnet. Leur fils Fernand, également mécanicien et forgeron, est décédé prématurément, à l'âge de 44 ans, le 4 mars 1949. Sa mère, sans doute très affectée par le chagrin l'a suivi dans la tombe, quatre mois plus tard, le 20 juillet. Comme le laisse entendre Roger Billy, la mort de ces deux êtres chers a sans doute précipité la sienne. Je n'ai pas retrouvé la date exacte car son acte de décès ne figure pas dans le registre des décès de notre commune.*

Jean LAMY - 14 novembre 1952

Mesdames, Messieurs, Chers camarades

Un bien pénible devoir m'oblige à venir, devant cette tombe entrouverte, apporter au nom des anciens combattants de Sannat notre hommage fraternel et attristé au camarade Jean Lamy, qu'une mort brutale et prématurée vient de nous enlever.

Né le 22 Mars 1881 à Lépaud, d'une honorable famille de cultivateurs, il nous quitte à l'âge de 71 ans. En 1907 il vint à Sannat au village d'Anchaux où il fonda un foyer familial, et c'est là qu'en 1914 la guerre le surprit. Mobilisé le 4 août 1914 au 278^e régiment d'infanterie à Guéret, il part bientôt sur le front où de rudes combats l'attendent, là où la mort rodait sans cesse et où toute joie était bannie. Le 20 septembre 1914 à Moulin-sous-Touvent il est fait prisonnier. Tout combat certes est fini pour lui, mais la dure vie des camps de prisonniers commence avec ses privations et ses souffrances, autant morales que physiques.

Pendant plus de 4 ans qu'il resta prisonnier. Il travailla continuellement dans les mines de charbon, tantôt de jour, tantôt de nuit, travail pénible pour un prisonnier sous-alimenté, et c'est ce travail qui a probablement contribué à affaiblir sa santé.

Démobilisé le 24 Mars 1919, il vint reprendre sa place au foyer familial, et malgré ces 4 ans ½ de privations, il se remet courageusement au travail. Cultivateur avisé, travailleur intelligent, simple et cordial, toujours prêt à rendre service, il était le camarade dévoué, l'ami sûr.

En 1925, il est nommé conseiller municipal où pendant 10 ans il se fit remarquer par sa droiture, sa connaissance et son impartialité. Il se retira en 1935 contraint par la maladie qui sournoisement faisait son œuvre de destruction, et qui a abouti à l'issue fatale que nous déplorons tous aujourd'hui.

Ce camarade courageux ne s'est jamais laissé démoraliser par le mal, et jusqu'au dernier moment il a travaillé. Au nom de la section des anciens combattants de Sannat dont il a été membre depuis sa fondation, j'adresse à sa veuve et à ses enfants, mes condoléances les plus sincères et les plus émues, et vous souhaite le courage et la force nécessaire de vous incliner devant la fatalité.

Camarade Jean Lamy, ton départ fait un nouveau vide dans nos rangs, mais dors en paix dans ton dernier sommeil, loin des tracasseries de ce monde, et reçois de tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

***Note :** Jean Lamy avait épousé une jeune femme d'Anchaud, Marie Angélique Glomaud, le 4 mai 1907. De cette union naquirent trois enfants Henri en 1908 (décédé en 1976), Alice en 1910 (décédée en 1990) et Evariste en 1911 (décédé en 1993). Jean, de son séjour en Allemagne, en particulier dans les mines de charbon, avait ramené des problèmes pulmonaires qui lui valurent une maigre pension, probablement la maladie qui le contraignit à se retirer du conseil municipal en 1935 comme le dit Roger Billy, et la mort le 14 novembre 1952. Son épouse, Marie Angélique, quant à elle, mourut en 1959.*

Rappelons que le 20 septembre 1914, au même endroit et le même jour, à Moulin-sous-Touvent, dans la même bataille, là où fut fait prisonnier Jean Lamy, mourut au combat un autre Sannatois, Charles Maumy. Et 10 mois plus tard, dans ce même village de l'Oise, un autre Sannatois succombait, Lucien Rouffet.

Charles FILLIOUX – 19 octobre 1953

Mesdames, Messieurs, Chers camarades

Ce n'est pas sans un sentiment de profonde et douloureuse émotion qu'au nom des anciens combattants de Sannat, j'ai le pénible devoir d'apporter au seuil de cette tombe, notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de 14-18 Charles Fillioux, que la mort vient d'enlever à l'affection des siens et à l'estime de tous ses amis.

Charles Fillioux était né le 1^{er} février 1880 à St Sulpice-le-Guérétois, c'est donc à 73 ans et quelques mois qu'il nous quitte. Le 15 novembre 1901 il part pour accomplir ses trois ans de service militaire au 63^e d'infanterie à Angoulême, il en revient le 18 septembre 1904 avec le grade de sergent.

Le 15 juin 1906 il est nommé facteur des PTT à Sannat, marié l'année suivante dans cette commune qu'il croyait ne plus quitter. Il fut contraint pourtant d'abandonner l'affection de son épouse et de sa jeune fille pour participer à la grande tuerie de 1914.

Mobilisé le 30 Août 1914 au 63^e d'infanterie à Angoulême, il en repart cinq jours plus tard le 5 septembre pour la grande bagarre, c'est la bataille de la Marne qui commence. A la tête de sa demi-section, le sergent Fillioux se conduit en brave, dans plusieurs secteurs du front et notamment dans les combats sanglants de Jonchéry, Régneville et en Artois, ce qui lui vaut la croix de guerre et une élogieuse citation à l'ordre du régiment.

Nommé sergent vaguemestre en 1916, il s'acquitte de sa mission avec dévouement et courage, ce n'était pas un poste de tout repos, surtout à Verdun ou dans la Somme, où par tous les temps et souvent sous des bombardements terribles, il allait jusque dans les tranchées de 1^{ère} ligne payer les mandats et apporter les nouvelles du pays, si attendues des poilus.

Démobilisé le 15 février 1919, il reprend sa place au foyer familial ainsi que son sac de facteur. Il accomplit pendant de longues années scrupuleusement sa tâche, avec compétence et dévouement, jusqu'au 20 novembre 1935, date à laquelle il prit une retraite bien gagnée.

Membre de notre section depuis sa fondation, il était présent à toutes nos réunions, c'était le camarade sûr, l'ami dévoué. Très affable, cœur généreux et loyal, d'un caractère gai, il était la bonté même. Après avoir parcouru journallement pendant de longues années une partie de la commune, il jouissait d'une grande sympathie, puisse cette sympathie être un apaisement à l'immense douleur qui frappe sa famille.

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve, à ses enfants et petits-enfants nos condoléances les plus attristées et les plus émues. Nous nous associons à la douleur de votre deuil, et vous souhaitons la force et le courage nécessaire de vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi, mon cher Charles Fillioux, dors en paix de ton éternel sommeil, tu fais un vide parmi nous, certes, mais ton souvenir nous reste, et reçois de tous tes camarades anciens combattants, notre suprême et dernier adieu.

Note : Charles Filloux, nommé facteur à Sannat en 1906, épousa l'année suivante, le 29 juin 1907, une jeune couturière du Montfrialoux, Adeline André, dont il eut une fille, Charlotte, née en 1910. Facteur à Sannat, il le fut également au front à partir de 1916, c'est ce que signifie la fonction de vaguemestre. Auparavant il avait combattu nous dit Roger Billy dans les secteurs de Jonchery et de Règneville, c'est-à-dire dans la Marne et dans la Meuse. Il est probablement le facteur que l'on voit à droite (près du cheval) sur la carte

postale du panneau N°8 de notre évocation du Bourg d'autrefois. Il est décédé le 19 octobre 1953, son épouse le suivit 4 ans plus tard en 1957. Quant à leur fille, Charlotte, elle disparut en 1994.

François VERTADIER – 10 octobre 1956

Mesdames, Messieurs, Chers camarades.

Devant cette tombe entrouverte et qui bientôt se refermera sur le cercueil de notre camarade François Vertadier, j'ai le bien pénible devoir de lui apporter, au nom des anciens combattants de Sannat, notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie.

Né le 22 Octobre 1883 au Montfrialoux d'une honorable famille de travailleurs, il nous quitte donc à 73 ans.

Il commença très jeune à travailler pour lutter contre les dures épreuves de la vie, ayant pris le métier de maçon et en Compagnie de ses deux frères aînés, il fit de nombreuses campagnes et devint très vite un ouvrier habile, tenace et consciencieux.

La guerre de 1914 le surprit en plein travail. Mobilisé au 121^e d'Infanterie à Montluçon, il partit de suite sur le front et après les durs combats de Lorraine, de l'Oise et de la Somme il est fait prisonnier le 6 Octobre 1914 dans les environs de Parvillers, alors commença pour lui une vie de souffrance et de privation. Lui l'homme très fort, était toujours employé dans les travaux les plus pénibles et comme nourriture pas grand-chose, cela devait durer pendant 4 ans, jusqu'en décembre 1918.

Aussitôt démobilisé, il revient à la maison familiale et se remet courageusement au travail, travailleur infatigable et intelligent, très affable, simple, cordial, toujours prêt à rendre service, sa vie toute entière d'ailleurs n'a été que labeur, probité et dévouement.

Membre de notre section d'anciens combattants depuis sa fondation, il assistait régulièrement à toutes nos réunions, c'était l'ami sûr, le camarade dévoué.

Au nom des anciens combattants de Sannat, j'adresse à ses frères et sœurs, ainsi qu'à tous ses neveux, nos condoléances les plus sincères et les plus émues.

Et toi camarade François Vertadier, ton départ fait un nouveau vide dans notre section, mais dors en paix ton éternel sommeil loin des tracasseries de ce monde et reçois de tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

***Note :** François Vertadier fut effectivement un maçon migrant. Nous avons pu noter qu'il avait, avant la guerre, migré dans les Ardennes (à Mézières, ville unie aujourd'hui à Charleville) et en Meurthe et Moselle, à Longwy et Jarny. De ses deux frères, Jean-Marie et Marien, nous n'avons relevé que des migrations pour Marien, en Meurthe et Moselle également (à Toul) et en Belgique. Le secteur de Parvillers où il fut fait prisonnier se situe dans la Somme. François ne semble pas avoir été marié.*

François BITTARD (8 mars 1958)

Mesdames, Messieurs, Chers camarades

Devant cette tombe entrouverte qui bientôt se refermera sur le cercueil de notre camarade **François Bittard**, j'ai le douloureux devoir en cette pénible circonstance d'apporter au nom des anciens combattants notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de la guerre 14-18.

Né le 1^{er} Mars 1881 aux Perrichoux, commune de Reterre, d'une honnête et laborieuse famille de travailleurs, c'est donc à l'âge de 77 ans qu'il nous quitte. (1)

En novembre 1902, il part pour accomplir son service militaire au 138^e régiment d'infanterie à Bellac. Parti sous la loi de 3 ans, il revient en 1905 (2). Le 27 avril 1909, il se marie au Montgarnon en cette commune, et c'est là qu'une longue maladie vient de l'enlever à l'affection des siens et à l'estime de ses amis.

En 1914, la guerre arrive et François Bittard, comme tous ceux qui étaient mobilisables, part pour le front avec le 278^e régiment d'infanterie de Guéret. Il ne resta pas longtemps en ligne car le 20 septembre 1914, il est

fait prisonnier à Moulin-sous-Touvent dans l'Oise. (3) Pendant plus de quatre ans il aura à supporter les plus dures privations de la captivité, notamment au camp de Zossen, puis au camp de représailles de Kremmen où il travailla dans des marais insalubres (4).

L'armistice de 1918 le délivra de cet enfer et au début de 1919 il est démobilisé et rejoint son foyer familial au Montgarnon (5). Malgré 52 mois de captivité et de privations, François Bittard se remet courageusement au travail, avec amour, avec passion. Il était un travailleur intelligent, d'un caractère gai, très affable, cordial, toujours prêt à rendre service, sa vie toute entière n'a été que labeur, probité et dévouement.

Membre de notre section depuis sa fondation, il a toujours été présent à toutes nos réunions, et ses avis empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés. C'était l'ami dévoué, le camarade sûr. C'est le deuxième membre de notre section qui disparaît en dix jours (6).

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve, à ses enfants et petits-enfants, nos condoléances les plus attristées et les plus sincères. Vous pleurez le mari, le père, le grand père. Nous, nous déplorons la perte d'un camarade, d'un ami, et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Quant à toi, mon cher François Bittard, dors en paix dans ton éternel sommeil. Tu fais un vide parmi nous, certes, mais ton souvenir nous reste. Au nom de tous tes anciens camarades de combat. Je te dis simplement, adieu.

(1) François Bittard est né le 1^{er} mars 1881 aux Perrichoux, commune de Reterre. Il était le fils de Nicolas Bittard, cultivateur et de Marie Perrier. Lui-même devint cultivateur aux côtés de son père. A 28 ans, le 27 avril 1909, il épouse à Sannat une jeune femme du Montgarnon, Marie Angéline Fougère, âgée de 22 ans, fille de Marien Fougère, cultivateur, et de Marie Virginie Velut. Ils auront un fils, Maurice, né en 1910 (et mort en 1996), qui lui-même aura deux filles, Madeleine et Huguette nées en 1848 et 1849. François Bittard est décédé le 8 mars 1958, au Montgarnon, à l'âge de 77 ans.

(2) La durée du service militaire est passée de 3 ans à 2 ans en 1905, puis a été rétablie à 3 ans à la veille de la guerre en 1913.

(3) Mobilisé dès la déclaration de guerre, arrivé au corps à Guéret le 12 août 1914, puis au front le 5 septembre, il est fait prisonnier 15 jours plus tard le 20 septembre 1914 à Moulin-sous-Touvent. Moulin-sous-Touvent où fût tué, le même jour Charles Maumy, le père de Robert Maumy que les anciens Sannatois ont bien connu, et 10 mois plus tard, le 17 juillet 1915, Lucien Rouffet, grand-père d'un de nos adhérents, Daniel Marchon qui avait rédigé sa biographie, et de Marcel Rouffet, lui aussi bien connu des anciens sannatois.

(4) Les deux camps sont situés dans l'est de l'Allemagne, dans le Brandebourg. Le premier, Zossen, devint progressivement un camp réservé aux prisonniers musulmans que les Allemands tentèrent d'enrôler dans l'armée de l'Empire Ottoman (Turquie) qui était leur allié. Le second, Kremmen était un camp de représailles comme le dit Roger Billy. Voici la description qu'en fait Wikipédia « Ces camps sont très souvent situés dans des régions dont le climat ou le terrain rendent la vie difficile, mais également près des lignes de front où le prisonnier peut être aussi bien amené à reconstruire des tranchées qu'à charrier des corps. Le but des camps de représailles est d'exercer une pression sur les pays ennemis pour que les conditions de détention des prisonniers allemands s'améliorent, mais également de punir certains (par exemple à la suite d'une évasion). La vie des détenus y est si dure que beaucoup en meurent... ».

(5) Rapatrié le 15 janvier 1919, envoyé en congé dans son foyer, officiellement démobilisé le 25 mars 1919. Se retire à Sannat dit sa fiche matricule.

(6) Sans-doute s'agissait-il de Fauvet Emile, né à Lussat le 11 mai 1883 et décédé à Samondeix (où il résidait depuis 1928), le 27 février 1958.

Charles Mongourd (28 août 1958)

Mesdames, Messieurs, Chers camarades.

Nouvelle et rude épreuve pour notre section d'anciens combattants qui perd un de ses meilleurs adhérents, c'est le 3^e en 6 mois. (1)

En ma qualité de président et surtout d'ami personnel du défunt, j'ai le bien pénible devoir d'apporter au nom des anciens combattants notre ultime

témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de la guerre 14-18,
Charles Mongourd.

Né le 9 novembre 1888 au Masroudier (2), dans cette maison même où une mort accidentelle et stupide vient de l'enlever à l'âge de 70 ans (3). Issu d'une honnête et laborieuse famille de cultivateurs, il fit très jeune l'apprentissage du pénible métier de travailleur de la terre.

En 1909 il part accomplir son service militaire au 126^e régiment d'infanterie à Tulle et en 1911, son service terminé, il rentre dans sa famille. (4) Au mois de Mars 1914 il fonda un foyer (5), mais déjà les rumeurs de guerre circulaient et le 2 août 1914, il est forcé d'abandonner ses vieux parents et sa jeune épouse (6) pour rejoindre le 121^e d'Infanterie à Montluçon. Quelques jours plus tard, il est sur le front (7) où pendant 2 ans comme infirmier, il prit part à toutes les attaques de son unité, en Lorraine, dans la Somme, à Verdun. Il fut un des premiers du régiment à être décoré de la croix de guerre pour son courage, son abnégation, sa bravoure poussée même jusqu'à la témérité. En 1915, dans la Somme à L'Echelle-Saint-Aurin, deux de ses camarades étant tombés entre les deux lignes au cours d'une patrouille, il fut volontaire pour aller les chercher sous les obus et sous les balles, et c'est là qu'il reçut une élogieuse citation. En 1916, il fut évacué pour maladie à l'hôpital de Nivolas-Vermelle dans l'Isère (8). Quelques mois après il rejoint le dépôt de Montluçon où il passa le conseil de réforme, mais fut maintenu dans l'auxiliaire et ne revint plus au front. Tantôt dans une Compagnie de travailleurs, tantôt gardien des prisonniers à la Pyro de Montluçon (9), il resta près de 2 ans à attendre l'armistice qui le surprit à l'hôpital de Montluçon.

Démobilisé au mois de mars 1919, il reprit sa place au foyer familial et se remit courageusement au travail avec amour, avec passion. Travailleur intelligent, d'un caractère gai, très affable et cordial, toujours prêt à rendre service, sa vie toute entière d'ailleurs n'a été que labeur et dévouement.

Très aimé et considéré de ses amis, il fut nommé conseiller municipal en 1925, il s'en retira volontairement à la guerre de 39-45.

Membre de notre section depuis sa fondation, il était toujours présent à toutes nos manifestations et ses avis toujours empreints de justice et de camaraderie étaient très appréciés, c'était l'ami sûr, le camarade dévoué.

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à sa veuve, à ses enfants et petits-enfants, nos condoléances les plus attristées et les plus sincères.

Vous perdez le mari, le père, le grand-père (10), nous déplorons la perte d'un camarade, d'un ami et nous nous associons à la douleur de votre deuil, nous vous souhaitons le courage nécessaire pour vous incliner devant la fatalité.

Quant à toi mon cher Charles, mon cher ami, dors en paix dans ton éternel sommeil. Tu fais un grand vide parmi nous, certes, mais ton souvenir nous reste, et nous le garderons bien pieusement. Reçois mon cher Charles, au nom de tes anciens camarades de combat qui restent encore, notre dernier adieu.

- (1) *Après Emile Fauvet en février et François Bittard en mars.*
- (2) *Fils de Mongourd Marien, maçon, « absent » (c'est-à-dire non encore rentré de migration) et de Danchaud Marie-Louise.*
- (3) *Décédé le 28 août 1958 au Masroudier de mort accidentelle. Henri Sauthon m'a précisé qu'il s'était électrocuté dans sa cave en voulant réparer une motopompe qui venait de tomber en panne.*
- (4) *Plus jeune que François Bittard, il put bénéficier de la loi des 2 ans.*
- (5) *Le 14 mars 1914, il épouse Adrienne Lorival, fille d'Auguste Lorival, également maçon, et également du Masroudier. Adrienne était la sœur de Marcel Lorival, mort pour la France en 1921 en Orient (en Turquie), pour lequel nous avons rédigé une fiche biographique.*
- (6) *De 17 ans et demi.*
- (7) *Dès le 7 août 1914 (L'Allemagne est entrée en guerre contre la France le 3 août).*
- (8) *« Evacué malade » le 16 mars 1916. Différentes formulations sont exprimées sur sa fiche matricule « lithiase biliaire contractée au front », « congestion hépatique », coliques hépatiques ». C'est ce qu'on appelle plus communément aujourd'hui des calculs biliaires, ces petits cailloux, extrêmement douloureux, qui viennent obstruer la vésicule biliaire. Après une hospitalisation dans l'Isère, il sera affecté au service auxiliaire, c'est-à-dire à l'arrière.*
- (9) *La « pyro » était le surnom familial donné à l'Ecole centrale de pyrotechnie militaire. Transférée de Metz à Bourges sous le Second-*

Empire, centre de formation pour les artificiers, elle devint progressivement et parallèlement une unité de fabrication de munitions. Les conditions de travail y étaient difficiles et dangereuses à cause de l'utilisation de produits toxiques et des dangers d'explosion... Sans doute l'école dût-elle décentraliser une partie de sa production dans les villes voisines, dont Montluçon, mais je n'ai pas réussi à en trouver la confirmation.

(10) *Charles Mongourd eu une fille, Marcelle née en 1917, et deux fils jumeaux nés en 1922 Raymond et Fernand. Raymond eu une fille Nicole, née en 1947.*

Pierre Pinthon (14-12-1958)

Mesdames, Messieurs, Chers camarades.

Devant cette tombe entrouverte et qui bientôt se refermera sur le cercueil de notre camarade **Pierre Pinthon**, j'ai le pénible devoir, en cette douloureuse circonstance, d'apporter au nom des anciens combattants, notre dernier témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de la guerre de 14-18. Sa mort fait un nouveau vide dans notre section, c'est le 5^e ancien combattant de 14-18 qui disparaît cette année, à cette allure je laisse à votre méditation le soin d'en tirer les conclusions.

Né le 17 Mars 1889 à Valette, commune de Chambonchard, d'une honnête et laborieuse famille de cultivateurs (1), c'est donc à l'âge de 69 ans et 9 mois qu'il nous quitte (2). En 1905, il vient avec ses parents habiter à La Ville du Bois, en cette commune. En 1910, il part accomplir son service militaire au 133^e d'Infanterie à Gray, et en 1912, son service terminé, il revient à la ferme paternelle (3).

Après son mariage, le 13 décembre 1913 (4), il vient habiter chez son épouse au Tromp, commune de St Priest, et c'est là que quelques mois plus tard, la guerre le surprit. Mobilisé le 2 août 1914, au 121^e d'Infanterie à Montluçon, il part le 7 pour le front et le 14 c'est le baptême du feu dans la région de Sarrebourg. Il participe à toute la campagne de Lorraine et au mois de Novembre 1914, il est en Belgique sur le canal de l'Yser. En 1915 il est dans la Somme, dans l'Oise, en Argonne, puis en 1916, c'est la grande

bataille de Verdun où il resta du mois de février jusqu'en juin, et participa à toutes les attaques et contre-attaques, à la côte 304, à Béthencourt, le Mort-Homme, au fort de Douaumont, au fort de Vaux. Relevé de Verdun, son régiment va participer à la bataille de la Somme, ce qui ne valait pas mieux, et à partir de ce moment-là son unité ne fit pas d'autres secteurs que Verdun et la Somme. Au cours de toutes ces batailles, Pierre Pinthon eut le privilège d'en sortir sans une égratignure, cas extrêmement rare. Parti comme simple soldat, il acquit par son courage et sa bravoure le grade de Caporal puis celui de Sergent (5), ainsi qu'une élogieuse citation qui lui a valu la croix de guerre.

Après l'armistice, il va en occupation en Allemagne dans le secteur de Mayence où il resta jusqu'à sa démobilisation.

Démobilisé au mois de Mars 1919 (6), Pierre Pinthon revient prendre sa place auprès de son épouse, il se remet courageusement au travail et prend la succession de son père au domaine de La Ville-du-Bois. Travailleur infatigable, très affable, simple et cordial, d'un caractère gai, il aimait à rire en compagnie de camarades et d'amis, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours prêt à rendre service avec le plus grand désintéressement. Il emporte l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu. Le 29 février 1936, il eut la grande douleur de perdre son aimable épouse ce qui l'incita à quitter le domaine de La Ville-du-Bois pour aller travailler une petite ferme qu'il avait acquise par son travail aux Valettes. Resté seul, un peu plus tard, il quitta les Valettes pour aller habiter dans la commune de Reterre, chez sa fille aînée, et c'est là qu'une mort brutale vient de le frapper.

Membre de notre section depuis sa fondation, il était toujours présent à toutes nos réunions et à toutes nos manifestations. Le 11 Novembre dernier, il était là avec nous, plein de santé et de gaieté, personne n'aurait cru qu'un mois plus tard la mort allait l'enlever à l'affection des siens et à l'amitié de ses camarades.

Au nom des anciens combattants et en mon nom personnel, j'adresse à ses enfants (7) et petits-enfants nos condoléances les plus attristées et les plus sincères. Vous pleurez le père, le grand-père, nous, nous déplorons la perte d'un ami sûr, d'un camarade dévoué et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Quant à toi, mon cher ami Pierre Pinthon, dors en paix loin des vicissitudes de ce monde, tu fais un grand vide parmi nous, mais ton souvenir nous reste et au nom de tous tes anciens camarades qui restent encore, reçois notre dernier adieu.

- (1) *Père : Jean Pinthon, cultivateur, mère : Maria Chartier*
- (2) *Il est mort le 14 décembre 1958*
- (3) *Du mois d'octobre 1910 au mois de septembre 1912. Gray est situé en Haute-Saône.*
- (4) *Mariage avec Gabrielle Ernestine Dupuy.*
- (5) *Elevé au grade de caporal le 3 août 1916, et à celui de sergent le 13 novembre 1918.*
- (6) *La fiche matricule donne pour date de démobilisation le 23 juillet 1919.*
- (7) *Il semble qu'il ait eu au moins deux filles, l'aînée, Lucie, née au Tromp en 1916, épouse Paladeau, décédée centenaire à Reterre en 2016. (Son mari Henri Paladeau est mort lui, en 2019, presque à 102 ans !). Une autre fille, Raymonde, était née en 1923.*

Lucien Pinthon (28-10-1959)

Mesdames, Messieurs.

Comme président des anciens combattants de Sannat, j'ai le pénible devoir, en cette douloureuse circonstance, d'apporter au seuil de cette tombe, notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de 14-18, **Lucien Pinthon**, qu'une mort un peu brutale, vient de nous enlever (1).

Il y a tout juste 10 Jours que je l'ai rencontré dans le bourg de Sannat, il se plaignait certes, mais paraissait encore solide. Contraint d'aller à l'hôpital de Guéret, personne n'aurait cru que 8 jours après, il nous serait revenu dans ce cercueil (2).

Né le 30 Octobre 1886 au Mazeau, commune de St Priest, d'une honorable famille de travailleurs, c'est donc à l'âge de 73 ans qu'il nous quitte. En 1907, il part accomplir son service militaire au 78^e d'Infanterie à Guéret, et en 1909, son temps terminé, il rentre dans son foyer (3).

Marié le 19 Juin 1910 (4), il reste à aider travailler la propriété du Mazeau, avec sa famille, et c'est là que la guerre de 1914 le surprend. Mobilisé en août 1914 au 278^e d'Infanterie (5), il part pour le front où de rudes combats l'attendent, où journalièrement la mort rodait sans cesse. Il prit part à tous les combats livrés par son régiment, notamment en Artois, dans la Somme, à Verdun.

Le 20 Juin 1917, il est fait prisonnier (6), tout combat était fini pour lui, mais la dure vie des camps de prisonniers commençait avec ses privations et ses souffrances physiques et morales. Il fallait faire les travaux les plus pénibles et souvent sans manger. Rapatrié le 27 Novembre 1918, il se remet courageusement au travail comme ouvrier agricole, et vint habiter dans le bourg de Sannat que désormais il ne quittera plus. Très estimé, tant par son travail consciencieux que par sa bonté naturelle, très affable, simple, cordial, toujours prêt à rendre service, c'était l'ami sûr, le camarade dévoué.

En 1921 il eut la grande douleur de perdre son épouse (7), il surmonta courageusement cette nouvelle attaque du sort comme il en avait surmonté d'autres et continua de travailler avec plus d'acharnement. Quand il ne travailla plus comme ouvrier agricole (8), il travailla comme jardinier dans presque toutes les maisons du bourg, et ce n'est que dernièrement, vaincu par la maladie, qu'il cessa tout travail.

Membre de notre section depuis sa fondation, il était toujours présent à toutes nos réunions et toutes nos manifestations. Nous perdons en lui un bon camarade.

Au nom des anciens combattants, j'adresse à sa famille (9) nos condoléances les plus attristées et les plus émues, et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Quant à toi mon cher Lucien, dors en paix loin des tracas de ce monde. Tu fais un vide dans nos rangs certes, mais ton souvenir nous reste, et reçois de tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

(1) Lucien Pinthon est décédé le 28 octobre 1959. Son premier prénom était Louis. Lucien, son prénom d'usage, était en réalité le second.

(2) Il est effectivement décédé à l'hôpital de Guéret.

(3) Service militaire d'octobre 1907 à septembre 1909

- (4) Marié à Sannat avec une jeune femme domiciliée au Tirondet d'en-bas, Marie Mélanie Coutaud, née à Peyrat-la-Nonière en 1887.
- (5) C'est-à-dire au Régiment d'infanterie de Guéret.
- (6) Fait prisonnier dans l'Aisne. Il sera interné au camp de Giessen dont nous avons déjà parlé dans notre livre N°2 à propos de Marcel Malanède. Marcel, dont nous avons publié la correspondance de guerre, fut brièvement détenu au camp de Giessen, en Hesse, au centre de l'Allemagne, à la fin de l'année 1916, avant d'être transféré dans un autre camp situé dans l'est de l'Allemagne.
- (7) Marie Coutaud, son épouse est décédée à Sannat le 14 octobre 1921, à l'âge de 34 ans.
- (8) Sa fiche militaire signale qu'en 1925 il est cultivateur (en fait ouvrier agricole) au « hameau du Boueix »
- (9) Il ne semble pas que le couple ait eu des enfants.

Pierre Rayet (21-02-1960)

Mesdames, Messieurs

Devant cette tombe entrouverte et qui bientôt se refermera sur le cercueil de notre camarade **Pierre Rayet**, j'ai le pénible devoir, en cette douloureuse circonstance, de lui apporter, au nom des anciens combattants, notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie.

Né le 5 Mai 1882 à Chambon sur Voueize d'une honnête et laborieuse famille de travailleurs de la terre, c'est donc à 78 ans moins 3 mois qu'il nous quitte. (1)

Le 16 Novembre 1903, il part accomplir son service militaire au 6^e Régiment de Hussards, et le 18 Septembre 1906, son service terminé, il rejoint la maison familiale de ses parents qui étaient à cette époque métayers au Boueix, en cette commune (2).

Le 1^{er} Février 1908, il se marie et va habiter chez son épouse au village des Fayes (3), dans cette maison qu'il ne quittera plus désormais, et c'est là que la mort vient de le terrasser.

Mobilisé en Août 1914 au 78^e d'Infanterie à Guéret, il prend part à tous les combats livrés par son régiment, notamment en Belgique et dans le nord de la France. Blessé le 6 Décembre 1914 dans la Somme (4), il va à l'hôpital de Moreuil, puis successivement dans plusieurs autres hôpitaux, à Beauvais, à Angers, à Tours et à Guéret. Le 3 Novembre 1915, il passe le conseil de réforme qui le verse dans le service auxiliaire, où il fut maintenu jusqu'à sa démobilisation en 1919 ; il ne remonta donc plus sur le front (5).

Aussitôt démobilisé (6), il rejoint le foyer familial et se remet courageusement au travail avec amour, avec passion. Travailleur intelligent et inlassable, très affable, simple, cordial, toujours prêt à rendre service, sa vie toute entière d'ailleurs n'a été que labeur, probité et dévouement. Il emporte l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu.

Membre de notre section d'anciens combattants depuis sa formation, il assistait régulièrement à toutes nos réunions, c'était l'ami sûr, le camarade dévoué. Au nom des anciens combattants, j'adresse à sa fille (7) et à son gendre nos condoléances les plus attristées et les plus sincères. Vous pleurez le père, nous, nous déplorons la perte d'un camarade, d'un ami, et nous nous associons à la douleur de votre deuil.

Quant à toi, mon cher camarade Pierre Rayet, ton départ fait un nouveau vide parmi nous, certes, mais ton souvenir nous reste. Dors en paix dans ton éternel sommeil, loin des tracasseries de ce monde, et reçois de tes camarades anciens combattants notre suprême et dernier adieu.

(1) Pierre Rayet est décédé à Sannat, aux Fayes, le 21 février 1960. Il était né le 5 mai 1882 à Chambon sur Voueize, plus exactement à Villemoleix, où son père Joseph, et sa mère, Jeanne Valérie, née Danchaud, étaient colons, c'est à dire métayers. Mais déjà en 1902, au moment de son conseil de révision, Pierre et ses parents résidaient à Sannat. La phrase suivante nous apprend qu'ils étaient métayers au Boueix.

(2) Pierre Rayet n'a donc pas profité de la loi de 1905 qui réduisait la durée du service militaire à 2 ans...qui ne profitait qu'aux « entrants » sous les drapeaux.

(3) Il s'était marié à Sannat, le 1^{er} février 1908, avec une jeune femme des Fayes, Marie Virginie Bourdut qui exerçait la profession de couturière.

(4) A Parvillers-le-Quesnoy, à une vingtaine de km au sud-est d'Amiens.

(5) Blessure par balle qui lui valut, en ces différents lieux, une hospitalisation totale de 10 mois, et qui conduisit la commission de réforme à le retirer du front, et à l'affecter au service auxiliaire dans son régiment, le 78^{ème} RI, à Guéret. Le motif énoncé est le suivant : deux blessures de guerre, l'une au bras gauche « fracture de l'humérus gauche, consolidation irrégulière, deux fragments métalliques, l'un dans le biceps, l'autre dans le triceps », l'autre à la tête « dans la région fronto-pariétale ».

(6) Démobilisé le 6 juin 1919.

(7) Pierre et Marie ont eu deux filles, l'aînée, Alice, née le 13 novembre 1911 est décédée le 9 mai 1932, à 20 ans, alors qu'elle était toute jeune mariée. Ses parents, dont on imagine l'immense peine, ont absolument voulu avoir une nouvelle fille, ce fut Liliane, née en 1934, plus de 22 ans après sa sœur. Liliane connue et appréciée de tous les Sannatois, est membre de notre association depuis sa fondation.

1960 Joseph MOURLON

Mesdames, Messieurs, chers camarades.

Comme président des anciens combattants, j'ai le bien pénible devoir en cette douloureuse circonstance d'apporter au seuil de cette tombe notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie au vétéran de 14-18 Joseph Mourlon qu'une mort prématurée et brutale vient de nous enlever¹.

Contraint d'aller à l'hôpital à Montluçon à la suite d'une attaque cardiaque, personne aurait cru que guère plus d'un mois après il nous serait revenu mourant, mais la mort a de ces caprices, et elle n'attend pas toujours le nombre des années².

¹ Tout le monde le connaissait sous le prénom de Joseph, mais son premier prénom était Marien.

² Joseph Mourlon est décédé le 11 novembre 1960 à Sannat, à son domicile du Bourg.

Il avait commencé à travailler jeune, et voulant faire le métier de plâtrier peintre, à 14 ans, il va en apprentissage mais la guerre de 14 vient l'interrompre, son patron étant mobilisé.

Mobilisé lui-même le 4 mai 1917 au 113^{ème} régiment d'artillerie lourde à Clermont-Ferrand, il part au début de 1918³ au front avec la 3^{ème} batterie du 1^{er} groupe du 313^{ème} régiment d'artillerie lourde⁴, et dans plusieurs secteurs, notamment dans la Somme ; il supporta de violents bombardements. Le 22 mai 1918, au cours d'un violent bombardement, par son courage et sa bravoure il continua d'approvisionner sa pièce, ce qui lui valut une élogieuse citation à l'ordre de son régiment et la Croix de guerre⁵.

Démobilisé le 23 octobre 1919, il revint dans sa famille et il reprit son métier de plâtrier⁶. En 1921 il va travailler dans les régions libérées, à Chagny, en 1922 à Longwy dans les Ardennes et en 1923 il revient au pays⁷. Installé définitivement à Sannat, c'est là que la Seconde guerre mondiale le prend. Il est mobilisé le 20 février 1940 à l'Atelier de chargement des Gravanches à Clermont-Ferrand⁸. Il revient précipitamment au mois de juin 40, pendant la débâcle, et il s'en fallut de peu qu'il fut fait prisonnier.

Aussitôt rentré il se remet au travail et reprend son métier de plâtrier-peintre. Métier qu'il exerça jusqu'à tout dernièrement, avec passion et

³ En mars 1918

⁴ C'est-à-dire qu'il est mobilisé à 18 ans et demi et qu'il part au front à 19 ans et demi.

⁵ Citation et médaille confirmées par la fiche matricule.

⁶ Démobilisé près d'un an après l'arrêt des combats...parmi les derniers. La démobilisation s'est faite de manière échelonnée. Les premiers mobilisés ont été les premiers démobilisés, à partir de la fin du mois de novembre 1918, les derniers mobilisés, arrivés les derniers, l'ont été avec le décret de démobilisation générale du 14 octobre 1919. Joseph faisait partie de ceux-là.

⁷ Petites erreurs de localisation de la part de Roger Billy. Chagny n'a pas eu besoin d'être libéré car, située en Saône et Loire, la ville était loin du front. Quant à Longwy, effectivement sous le joug allemand à partir de 1914, la ville se situe en Meurthe et Moselle, à la frontière luxembourgeoise, mais tout près des Ardennes il est vrai. Les migrations citées, elles, sont parfaitement exactes comme le confirme la fiche matricule. On a ici un exemple de la migration qui s'est poursuivie après 1918, toujours dans le bâtiment, mais pour une fois, hors de la maçonnerie.

⁸ C'est-à-dire l'arsenal.

intelligence. Il aimait le travail bien fait, c'était un ouvrier d'élite rare. Très sympathique, très affable, cordial, et d'une rare bonté.

Incapable de faire le moindre tort ni de causer le moindre préjudice à personne, au contraire, il était toujours prêt à rendre service avec le plus grand désintéressement. Très gai, il aimait à rire en compagnie de camarades et d'amis. Très aimé et considéré aussi bien de ses voisins que de ses amis, il emporte l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

Membre de notre section dont il était le vice-président, il a toujours été présent à toutes nos réunions et à toutes nos manifestations, c'était l'ami sûr, le camarade dévoué⁹.

Au nom des Anciens Combattants et en mon nom personnel j'adresse à son épouse, à sa fille¹⁰ et à son gendre nos condoléances les plus attristées et les plus sincères, et nous nous associons à la douleur de votre deuil et vous souhaitons le courage nécessaire pour vous incliner devant la fatalité.

Et toi mon cher ami Joseph, dors en paix loin des tracasseries de ce monde. Tu fais un grand vide parmi nous, certes, mais ton souvenir nous reste, et au nom de tous tes camarades Anciens Combattants qui restent, mon cher Joseph, je te dis Adieu.

⁹ Petit étonnement, Roger Billy ne parle pas de cette autre fonction qu'occupait Joseph et qui concourrait à sa célébrité, peut-être davantage chez les enfants il est vrai : Joseph était le garde-champêtre. Autrement dit le policier de proximité, très bonhomme et très jovial, qui était plus aimé que craint, mais qui, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, suscitait notre admiration quand, d'un roulement de tambour, le dimanche au sortir de la messe, il rassemblait celles qui sortaient de la messe et ceux qui sortaient du café d'en face, pour leur proclamer ses « Avisées à la population ». Entre le tambour du dimanche et l'uniforme blanc du plâtrier peintre en semaine, Joseph était le personnage le plus emblématique du bourg...du moins à mes yeux de petit garçon.

¹⁰ Joseph avait épousé en 1935 la veuve d'Henri Vertadier, Marguerite Bardet. Nous avons publié avec le concours de la petite-fille de Marguerite et Henri, Jocelyne Vertadier-Mabille leur échange de lettres pendant la Grande Guerre. Gravement blessé Henri devait mourir en 1925, laissant une veuve et trois enfants, Louis, Albert et Suzanne qui en 1935 étaient alors respectivement âgés de 18, 15 et 12 ans. De cette nouvelle union devait naître une fille, Simone.



A gauche Joseph Murlon. A droite avec Roger Billy au retour de la chasse.



Le tambour de Joseph avant restauration par son petits-fils François Pierron, et après. Très beau travail ! Pour les amateurs, François nous a même fourni les caractéristiques de l'instrument :

Tambour Couesnon $\frac{3}{4}$, 37x26, 11 tirants - Évaluation 1940 - Corde Lg 10 mètres - 11 cuirs pour tirants - 2 peaux de frappe Diamètre 37 cm - Fût Diamètre 355.

1961 **Auguste Chirade**

Mesdames, Messieurs, Chers camarades

Devant cette tombe entrouverte et qui bientôt se refermera sur le cercueil de notre camarade Chirade Auguste, j'ai le bien pénible devoir de lui apporter au nom des Anciens Combattants de Sannat, notre ultime témoignage d'amitié et de camaraderie¹¹.

Né le 18 août 1879 à Noussol, commune de Reterre, c'est donc dans sa 82^e année qu'il nous quitte.

Il commença à travailler très jeune comme maçon pour lutter contre les dures épreuves de la vie, et fit ce métier jusqu'à son départ au régiment. Il va accomplir son service militaire au 34^e Régiment d'Artillerie à Angoulême, et en 1903, son temps fini, il revient dans sa famille et reprend sa truelle et son marteau.

Le 8 Mars 1909 il se marie au Puylat en cette commune où il habita depuis avec l'honorable famille de son épouse¹². Son mariage ne l'empêcha pas de continuer son métier de maçon et c'est en plein travail, près de Dijon dans la Côte d'Or, que la guerre de 1914 le surprit¹³. Mobilisé au 138^e d'Infanterie, il part de suite pour le front où il prend part à toutes les batailles livrées par son régiment, en Belgique, à Charleroi, dans l'Artois, dans l'Oise, en Champagne, et en 1916 il est à Verdun, et c'est là qu'il est gravement blessé à la jambe droite¹⁴. Mais la guerre sera finie pour lui. Après avoir passé pendant de longs mois dans plusieurs hôpitaux, il est

¹¹ Auguste Chirade est décédé le 27 juin 1961 au Puylat

¹² Mariage avec Lucie Boudet. Famille de cultivateurs.

¹³ Avant la mobilisation de 1914 sa fiche matricule mentionne 2 migrations, toutes les deux en Côte d'Or, en 1909 et en 1914

¹⁴ Blessure consécutive à une chute de cheval à Verdun « en service commandé » le 26 juin 1916 qui provoqua de multiples hospitalisations, un raccourcissement et des raideurs persistantes à la jambe droite, et sa réforme le 16 décembre de la même année.

réformé le 18 décembre 1916 et revient dans sa famille auprès de son épouse.

Malgré sa blessure, il se remet courageusement au travail dans l'exploitation de sa petite propriété familiale¹⁵. Travailleur intelligent et habile, d'un caractère gai et affable, et surtout bon camarade. Membre de notre section depuis sa fondation, il ne pouvait assister à toutes les réunions vu ses infirmités, mais il était l'ami sûr, le camarade dévoué.

Au nom des Anciens Combattants, j'adresse à ses enfants et petits-enfants, nos condoléances les plus sincères et les plus émues.¹⁶

Et toi, camarade Chirade Auguste, ton départ fait un nouveau vide dans nos rangs, mais dors en paix loin des tracas de ce monde et reçois de tes camarades anciens combattants qui restent notre suprême et dernier adieu.

¹⁵ La fiche matricule note encore une migration en 1919, toujours en Côte d'Or, à Montbard. Mais son handicap à la jambe dut rendre la tâche difficile car la migration ne dura qu'à peine 4 mois, d'avril à août, et il n'en est plus mentionnée après.

¹⁶ Ses petits-enfants étaient des camarades de ma génération, Jean (Jeannot) et Lucienne, jumeaux nés en 1945.